



*Gabrielle rencontra une quantité de filles et de femmes, qui s'amusaient et buvaient avec les soldats ennemis. (Page 77.)*

Von Zwehl refusa. Si Maubeuge voulait se rendre, une si longue suspension d'hostilités était tout à fait superflue, répondit l'Allemand, conscient de sa supériorité numérique.

L'officier repartit; les canons continuaient toujours à semer la mort parmi les assiégés. La nuit vint, lugubre, mais la lune éclairait de ses rayons d'argent le pauvre pays dévasté. Le parlementaire revint à la ferme de Vent-de-Bise et, à la lumière de quelques bougies fichées dans le col de bouteilles de vin, il signa la pièce de la capitulation....

L'après-dîner du lendemain, Gabrielle Petit, comme tant d'autres civils, vit la garnison quitter la place fortifiée... pour venir se constituer prisonnière.

Le flot s'accrût constamment... lamentable. La vue en était pitoyable. Des blessés s'appuyaient sur l'épaule de leurs compagnons d'infortune; d'autres, couchés sur des charrettes, geignaient doucement à chaque choc des roues sortant ou rentrant dans les ornières des routes ravagées par l'artillerie et le charriage intense des véhicules et du matériel de guerre.

On voyait de vigoureux gaillards jeter leur fusil sur le tas d'un geste désespéré. Von Zwehl et le prince Léopold de Prusse étaient là, entourés de leur brillant état major d'officiers, contemplant ce spectacle et le défilé des vaincus.

Gabrielle, le cœur serré de douleur, pleura de rage impuissante. Elle se sentit encore fortifiée dans son intention de combattre l'ennemi, vainqueur aujourd'hui. Si elle n'avait pas la force musculaire de l'homme, elle avait, par contre, la force et l'intrépidité de l'âme qui la cuirassaient contre la faiblesse. Le jour viendrait où nos armes sortiraient victorieuses de la lutte gigantesque qui mettait l'Allemagne aux prises avec l'Europe presque tout entière : le droit ne pouvait pas périr.

— Revenons à Bruxelles ! se dit-elle, et à l'œuvre pour la Patrie opprimée. Rien ne me retient plus. Allons, en route !

## VIII.

Gabrielle Petit rentra à Bruxelles. Arrivée près de Hal, elle vit un nuage de poussière s'élever sur la route.

— Entrez donc un moment, petite, ils sont encore là ! lui cria une brave vieille, sortant d'une petite ferme.

— Des Allemands ?



— Oui, oui,... d'abord un nuage de poussière, ensuite des cavaliers et après, toute la bande.... Nous connaissons déjà cela. Et ceci est la grand'route de Tournai; il en passe quelques-uns par jour !

Gabrielle s'empressa de se rendre à l'invitation, d'autant plus qu'elle était bien fatiguée et que l'idée de se reposer un peu lui souriait.

Quelques instants après, une troupe de cavaliers déboucha sur la route et dépassait la maison en un clin d'œil. Les sabots des chevaux lançaient des étincelles, les armes et les lances brillaient au soleil, la poussière enveloppa toute la troupe d'un manteau gris.

— Ce qu'il en est déjà passé comme cela, reprit la vieille; et tous vers la France; à cheval, à pied, en auto, en charrette ! Et des canons, des canons ! Je ne soupçonnais réellement pas qu'il y avait tant de soldats sur la terre. Et dire que ce sont tous des Allemands. Est-ce que les nôtres doivent se battre contre tous ces gens-là ?

L'escadron passa comme un ouragan, puis le calme se rétablit sur la route, baignée dans la lumière éclatante d'un beau soleil d'été, qui dardait ses rayons sur les chemins poudreux. Nul vent ne soufflait dans les arbres touffus entourant les grandes fermes, d'une blancheur crayeuse.

— Je vous quitte, Madame, dit Gabrielle, car j'ai hâte de rentrer à Bruxelles.

— Mais le jeu ne fait que commencer, répliqua la vieille. Ces chevaux ne sont que l'avant-garde. Je connais cela, croyez-m'en !

Mais Gabrielle était trop impatiente pour perdre son temps à rester attendre et malgré les avertissements répétés de la brave femme, elle se remit en route.

En effet, cela ne dura pas longtemps avant que les précisions de la vieille se réalisèrent, car bientôt, en effet, Gabrielle vit arriver, au loin, l'armée qu'elle lui avait annoncée. Toute la route en était bloquée et Gaby se réfugia dans une auberge, où d'autres gens encore étaient rassemblées et regardaient le défilé de cette partie de l'énorme vague grise qui serpentait du Rhin jusqu'en France, à travers la Belgique.

L'un après l'autre les régiments passaient, husards, cuirassiers, infanterie, batteries de campagne et de siège, tirées par trente chevaux; ambulances pourvues de grandes croix rouges, comme une grande tache de sang; troupes du génie, cyclistes, autos, voitures du ravitaillement, voitures légères, camions chargés d'une masse formidable de soie, sans doute un énorme ballon, d'autres avec des poutres, des rails, des petits bateaux, des tôles en fer....

Le « Wacht am Rhein » retentissait, chanté vigoureusement et entre-coupé d'airs joyeux ou de morceaux de musique.

Une des voitures comprenait une imprimerie complète en plein mouvement, et déjà l'on distribuait aux soldats un petit journal sortant de presse, le « Deutsche Kriegszeitung ». Un des soldats en jeta un exemplaire aux civils; l'un d'eux le ramassa et lut: « Capitulation de Maubeuge; 50.000 prisonniers français. Butin énorme. Nos troupes près de Paris ».

— Ils leur sortent encore une fois des blagues, à ces nigauds, dit quelqu'un. C'est ainsi qu'ils y conservent l'entrain et le courage.

Gabrielle, bien que sachant mieux, eut soin de n'en rien dire. Elle n'avait pas la force d'affirmer la nouvelle, mais elle se remémora le spectacle de la reddition de la place et celui des Allemands, donnant des concerts à Mons, pour fêter leur victoire, tandis que des soldats boches, noirs comme des diables, revenus de la ligne de feu, venaient y reposer des fatigues.

— Maubeuge est imprenable, entendit-elle dire autour d'elle.

Mais un vibrant hurra sortait des rangs des troupes défilant toujours.

La file semblait interminable. Un soldat, muni d'une tondeuse, vint se mettre près des civils : il inspecta les hommes et de temps en temps interpella l'un d'entre eux dont la chevelure lui paraissait trop opulente. En un clin d'œil la machine tondait à ras le crâne et la nuque et le militaire rejoignait sa place en courant.

Ces hommes n'étaient même plus maître de leur corps; celui-ci appartenait au Kaiser, et il fallait bien prendre garde de le protéger contre les maladies et la vermine.

Des cyclistes, pourvus de rouleaux de fils, inspectaient le téléphone installé aux arbres. Sur les cuisines volantes on préparait le repas du soir.

Et Gabrielle pensa à notre armée où, dès le premier jour, le besoin se fit sentir dans tous les domaines : artillerie lourde, mitrailleuses, munitions, gîtes, aliments. à tel point qu'il fallut renvoyer une quantité de volontaires faute d'équipements.

Nous fûmes surpris par la guerre, alors que les Allemands avaient minutieusement préparés jusque dans les moindres détails l'organisation d'une armée perfectionnée, pourvue des installations les plus modernes, préparation exécutée lentement, progressivement, et cela au moment même où la Belgique réduisait son armement. Nous fûmes impitoyablement entraînés dans une guerre atroce, ourdie contre nous depuis longtemps.

Gabrielle était fatiguée de rester debout et, attristée de voir tout l'appareil de la supériorité des Boches, de leur organisation, elle ne voulut plus se torturer le cœur davantage. Elle ne voulait pas non plus que son courage et que sa foi en la juste cause diminuent. Elle s'installa dans l'auberge. De derrière son comptoir la patronne entama la conversation avec elle.

— Cela fait mal au cœur, dit-elle, de voir toutes ces troupes. J'ai aussi un fils à l'armée; est-ce que nos gars doivent se battre contre ces gens-là? Et ce sont ainsi chaque jour, de ces défilés interminables, et sur bien d'autres routes c'est la même chose!

L'après-midi se terminait et les troupes grises passaient toujours en colonnes serrées. Finalement, les derniers défilaient. Gabrielle se décida de continuer sa route, malgré l'heure tardive, et de passer la nuit à Hal.

Elle se remit précipitamment en route. A l'horizon elle put entrevoir encore quelques instants le Lion de Waterloo, couronnant l'élévation du vieux champ de bataille où, après des années de despotisme et d'oppression, on avait également brisé un tyran,

— Il en sera de même maintenant, murmura-t-elle. L'orgueil sera brisé et le droit prime la force, bien que cela ne paraisse point à première vue.

Le clocher de la belle tour de Hal se montra à ses yeux et bientôt la jeune fille atteignit la petite ville. Elle vit la porte de l'église large ouverte; des femmes et jeunes filles entraient et sortaient, nombreuses. Après Maubeuge et la vision de l'après-midi, elle sentit le besoin de prier....

L'image de la Sainte Vierge de Hal était illuminée de cierges. Quantité de pieux, l'âme oppressée, implorait avec ferveur la grâce du ciel en songeant au mari, fils, frère ou fiancé se battant pour eux et exposés continuellement à une mort affreuse.

Des ducs de Bourgogne, Charles Quint, Louis XI de France, Henri VIII d'Angleterre et bien d'autres avaient donné des offrandes royales à la statue de la Vierge, mais celles de ces humbles,



venant y chercher le réconfort et la confiance, étaient bien plus émouvantes.

Gabrielle priait avec ardeur. La Vierge de Hal était la protectrice contre les fléaux de la guerre. A l'entrée de l'église on pouvait voir les boulets de canon recueillis par la Vierge dans son tablier lorsque l'ennemi bombardait la forteresse en 1580, à en croire la légende.

Hal avait dû soutenir tant de sièges. En mai 1489, Philippe de Clèves l'assiégea avec 10.000 hommes et la bombardait durant onze heures. Quatre cent soixante-dix boulets tombèrent dans la ville et occasionnèrent bien de dégâts. Le mur reçut une brèche assez large pour donner passage à trois chars roulant de front. La situation paraissait désespérée, mais les citoyens ne voulurent entendre parler de reddition. Tous s'étaient confessés et prêts à mourir. Les vieillards et les enfants se réfugièrent dans les églises dans l'attente de l'issue du combat; les femmes et les prêtres devaient éteindre les incendies; les jeunes filles bouillir de l'eau, fondre du plomb, chauffer de la chaux, le tout destiné à une résistance extrême et à être lancé du haut des murs sur les assiégeants. La nuit apporta avec elle un peu de repos; les habitants restaurèrent les dégâts. Le lendemain, la journée serait sanglante.... Mais le matin, une estafette entra dans la place, apportant aux assiégés la nouvelle de l'arrivée d'une puissante armée de secours, nouvelle qui fut reçue avec une joie indescriptible. Les cloches, mises en branle, sonnèrent à toute volée, les tambours battaient, les trompettes sonnèrent. Du haut des remparts on interpella les assiégeants, avec des rires, des sarcasmes. L'ennemi se retira inquiet, et, craignant que des renforts étaient arrivés subitement sans qu'ils l'aient su, ils levèrent précipitamment le siège.... Hal était sauvée!

Cet exemple du passé était bien fait pour inspirer un peu de confiance en un moment critique, quand on se raccroche à tout ce qui peut donner de l'espoir. Maubeuge pris! L'ennemi aux portes de Paris! Liège, Namur tombées! Bruxelles occupée....

C'est du passé qu'il faut s'inspirer. Comme alors, il y avait en ce moment des hommes prêts à sacrifier leur vie tout comme ces anciens citoyens de Hal. Maintenant aussi, il y avait des femmes et des jeunes filles qui accompliraient leur tâche jusqu'au bout.

Là, dans cette église, un de ces êtres d'élite était agenouillé, priant humblement. Personne ne connaissait, personne ne soupçon-

nait que son nom connaîtrait un jour la plus grande gloire qui puisse échoir à l'être humain : celle de l'immortalité.

Gabrielle priait.... Son âme fut fortifiée par la prière et elle voulut la nourrir dans sa foi.

Après avoir prié longuement, elle se leva et se chercha un logement pour la nuit.

La ville était pleine de soldats allemands. Des camions et des autos roulaient constamment dans tous les sens. Des officiers, drapés dans leurs amples manteaux, traversaient la petite ville, en pleine conscience de leur force.

Les civils racontaient que des trains bourrés de prisonniers français et anglais avaient passés en gare et en concluèrent que la situation était sans doute mauvaise en France.

Couchée dans ce lit de petit hôtel de province, Gabrielle revit devant ses yeux l'interminable train des armées grises, défilant sur la route de Tournai, mais cette fois cela ne la déprimait plus.

Le lendemain, elle continua son voyage et arriva sans encombres à Bruxelles, grâce au tramway reliant les deux villes.

Dès qu'elle eut mis pied à terre dans la capitale elle vit, çà et là, des groupements formés devant des affiches annonçant la chute de Maubeuge. Mais les curieux qui s'étaient rassemblées pour les lire n'en voulurent rien croire et échangeaient à voix basse les nouvelles les plus fantaisistes.

De nouveau Gabrielle se tût. Pourquoi être messager de mauvaises nouvelles ? La guerre prendrait peut-être bientôt une toute autre tournure !

Gabrielle arriva chez elle, fatiguée, éreintée et l'âme inquiète. Son fiancé la revit avec joie, car il avait été en proie à une vive inquiétude nullement faite pour surprendre, car pendant son absence on avait reçu à Bruxelles la confirmation des horribles crimes commis à Louvain et Aerschot et des effroyables dévastations commises par les bandes incendiaires du Kaiser. A Eppeghem, Sempst, Hofstade, Pont-Brûlé, à Elewyt, partout les Allemands s'étaient conduits en barbares d'une incroyable férocité.

Maintenant le combat s'était déplacé autour de Malines.

Grands furent donc le soulagement et la joie du brave soldat en voyant rentrer sa fiancée, sain et sauf.

Le même soir, Gabrielle étudia la carte, afin de tâcher de se rendre compte de la situation générale, qui paraissait tellement em-

brouillée. Elle parvint à comprendre, en réunissant les données qu'elle possédait de visu avec celles que lui fournissaient les bruits répandus ayant quelque apparence de probabilité, qu'Anvers était menacé d'être coupé des forces françaises et anglaises opérant en Belgique.

Bien que son fiancé regagnait des forces de jour en jour et que son état général donnait pleine et entière satisfaction, on ne pouvait songer, pour l'instant, à entreprendre avec lui un voyage qui promettait d'être long et fatigant.

— Mais rien ne presse, dit le jeune homme; Anvers ne tombera pas de sitôt....

Gabrielle soupira.

— Que te voilà découragée!

— Oh, non, je ne suis pas découragée, mais il faut oser voir la réalité des choses et je crains fort qu'Anvers ne puisse résister longtemps.

— Comment? Une position fortifiée telle qu'Anvers, avec tous ses forts, ses ouvrages avancés à la Brialmont, ses lignes stratégiques, et la protection de la Durme, de la Nèthe et de l'Escaut!

— Et Maubeuge alors? La place ne fut-elle pas prise?

— Ce sont des racontars de Boches que tu ne crois pas, je suppose.

— Comment ne le croirais-je pas, alors que je l'ai vu!

— Toi?

— Moi-même!

Et Gaby lui décrivit alors son triste voyage, les destructions qu'elle avait vues dans le pays de Charleroi et le Borinage, l'artillerie lourde de l'ennemi, l'exécution de la femme passée par les armes, la nuit tragique, la capitulation et la sortie de la garnison prisonnière, et le défilé de l'ennemi.

— Je ne suis pas découragée, reprit-elle, mais je sais que la lutte sera âpre et dure. Les journaux nous ont rendus trop optimistes et il en résulte que, placés devant la dure réalité, quantité de Belges perdent courage et sont totalement déprimés. Si seulement nous pouvions partir avant la chute d'Anvers!

— Mais à t'entendre, on dirait que la ville est déjà sur le point d'être prise!

— Oh, certainement pas....

— Les Allemands ne l'assiègent pas encore.

— Qui dit cela? Actuellement, le siège d'une ville se fait effec-

tivement par des combats à grande distance de la place que l'on veut investir.

Ils continuèrent encore quelque temps à s'entretenir de la sorte de l'avenir qui les préoccupait.

Le temps avait changé subitement; le vent soufflait rageusement; une pluie battante s'abattait sur la ville. En voyant ces rues toutes ruisselantes, Gabrielle songea aux soldats, sur le champ de bataille.

Le lendemain, Gabrielle sortit pour faire des emplettes. Une animation toute spéciale régnait en rue, la joie était sur tous les visages. Y aurait-il, cette fois, de bonnes nouvelles?

Gabrielle apprit bientôt que les Français avaient battus les troupes allemandes à la Marne.

Mais serait-ce bien vrai? Tant de fois déjà des nouvelles tendancieuses avaient été répandues pour être démenties après, plongeant les plus optimistes dans une déception d'autant plus profonde que leur joie avait été grande. Quand un convoi allemand partait pour l'Est, on criait: « Les Boches quittent Bruxelles, ... l'armée est en fuite! ».

D'autrefois, on prétendait que les Anglais étaient maîtres d'Alost, que les Français avaient repris Namur!

Cette fois, cependant, la chose paraissait être vraie.

A la gare du Nord, Gabrielle vit des voitures d'ambulance conduisant en toute hâte les blessés vers les trains. Quantité d'autres blessés arrivaient à pied, se soutenant mutuellement, se reposant sur le bras d'un camarade, boitant, traînant une jambe, la tête pansée, livides, hagards, les traits creusés par la douleur.

Les gens les dévisageaient curieusement, intrigués par leurs allures.

— Mais oui, on dirait qu'ils s'enfuient! disaient les uns.

— Cependant, les Français ne sont pas encore ici, et le fait qu'ils emmènent leurs blessés prêche à croire qu'ils ont l'intention de bombarder la ville, répondaient d'autres.

— Ou de l'incendier, comme Louvain!

— Ma foi, cela ne les incommoderait guère....

— Malines est à sac, paraît-il.

Toutes ces rumeurs se répandaient pêle-mêle.

La vente de journaux non censurés était strictement défendue, naturellement, mais il y avait des gens qui les offraient publique-



ment. Gabrielle parvint à en obtenir un d'Anvers et s'empressa de retourner chez elle, munie de la précieuse feuille.

— Cette fois-ci j'ai de bonnes nouvelles, cria-t-elle dès qu'elle fut entrée.

— Lesquelles ?

— Attendez, j'ai un journal d'Anvers.

Elle déplia fiévreusement le journal et lut :

« Défaite allemande à la Marne. L'ennemi se retire sur toute la ligne, abandonnant entre nos mains des prisonniers, des canons et un butin considérable. Amiens est évacuée. Entre Soissons et Reims, l'ennemi s'est retiré derrière la Vesle. En Lorraine, les Français sont avancés jusqu'à Pont-à-Mousson. »

Trépigant de plaisir, la jeune fille continua sa lecture. Le journal relatait encore la sortie des troupes d'Anvers, s'attaquant aux forces allemandes dans le triangle Bruxelles-Anvers-Malines et obligeant l'ennemi à livrer bataille, le retenant pour l'empêcher d'envoyer du renfort en France.

« Ils ont obligé le IX<sup>me</sup> corps d'armée allemand, qui s'avancait vers la France entre Audenarde et Ruyen, à retourner brusquement sur ses pas pour obliger l'armée belge de rentrer dans la position fortifiée d'Anvers. De cette façon, nous constituons une menace permanente dans le dos de l'ennemi », dit l'article pour finir.

Gabrielle ne se sentit plus de joie. Quelle bonne nouvelle après tout ce qu'elle avait vu.... Voilà le change pour la première défaite apparente, la vengeance pour Liège et Namur, Louvain et Aerschot, Charleroi et Tournai....

— Dans ces conditions, Anvers ne sera certainement pas assiégée, dit son fiancé. Peut-être le champ des opérations sera-t-il déplacé sur le Rhin.

— Il reste à voir jusqu'où les Allemands se retireront !

Gabrielle ne pouvait plus rester en place et sentait le besoin de ressortir, de partager la joie des masses. Bruxelles semblait en fête.

Le peuple ne cachait pas son allégresse. Des cris, des exclamations, des gaudrioles se croisaient comme les gerbes d'un immense feu d'artifice.

— Il ne faudrait pas s'étonner de revoir le Roi se réinstaller dans son palais, avant la fin de la semaine.

— Et nos soldats remplacer les sales Boches !

— Dites, quelle réception on leur fera, hein ?

— Et la Reine !

— Nous détèlerons les chevaux de sa voiture et la traînerons nous-mêmes !

Les réparties saillaient de toutes parts, les amis s'embrassaient, des gens qui ne s'étaient jamais vus auparavant se parlaient au bout de quelques instants comme de vieilles connaissances ; on regardait les Boches d'un air moqueur : ils n'avaient plus leur morgue de la veille et paraissaient plutôt accablés....

— Demain, il n'en restera plus un seul !

— Oui, citoyens, cette nuit se fera le grand nettoyage de Bruxelles ! Il était temps, car l'hygiène commençait à laisser à désirer ! cria un joyeux drille.

Mais Gabrielle, bien que partageant la joie générale, ne se laissait pas monter la tête et ne croyait pas en ceux qui prétendaient savoir de bonne source que les Alliés étaient à Tournai et à Ath, à Charleroi et à Namur, sans qu'ils se soient demandés par où seraient revenues ces puissantes et formidables colonnes d'armée qui, journellement, s'étaient dirigées vers le Sud.

Elles ne s'étaient cependant pas évaporées !

De toute façon, une chose était réellement établie : la chance avait tourné ; cela lui suffisait pour l'instant. On verrait bien après.

Point n'est besoin de dire que le lendemain fut attendu fiévreusement par la population, qui s'attendait à ce que cette journée leur

apporte la confirmation de leurs espoirs les plus hardis. Mais dès qu'ils mirent la tête dehors, ils virent la ville encombrée de Boches. On eut dit qu'ils surgissaient du sol, tant ils étaient nombreux. Toutes les rues en étaient remplies.

L'occupant, dans le but de tuer l'espoir naissant, fit placarder des communiqués disant que 210.000 prisonniers belges, français, anglais et russes étaient internés en Allemagne. Mais pas un mot qui eut pu renseigner sur la situation en France.

On comprit aisément que tous ces soldats frais emplissant la ville ne revenaient pas de là-bas, car apparemment ils n'avaient pas encore vu le feu et semblaient arriver en droite ligne de l'Allemagne. La plupart d'entre eux paraissaient tout jeunes, 18 à 20 ans à peine.

L'après-midi, à 3 heures, il y eut un grand défilé au boulevard Botanique et sur la chaussée d'Anvers.

Place Rogier, le maréchal von der Goltz harangua les troupes.

« Soldats, dit-il, vous courez de victoire en victoire ! Je compte sur vous pour continuer ces brillants succès. »

Les « Hoch ! Hoch ! » retentissants, lancés par des milliers de poitrines, accueillirent les paroles du maréchal.

Cependant, les journaux non censurés apportaient la nouvelle que la retraite allemande continuait. Et de nouveau le doute pénétra dans le cœur des pauvres habitants, bercés sans cesse entre l'espoir et l'inquiétude. Pourquoi donc tant de troupes arrivèrent-elles sans cesse dans la capitale ? Pourquoi toute cette artillerie, ces grosses pièces de siège, tirées par des tracteurs, ayant réduit les forts de Namur et de Maubeuge au silence avec leurs obus de 850 kilogrammes ?

On se demandait, le cœur serré d'angoisse, si toute cette force ne serait pas destinée à s'attaquer à Anvers ?

On vit des quantités de soldats de la marine et les principaux hôtels étaient pleins d'officiers supérieurs.

Gabrielle en voulut avoir le cœur net. Elle se rendit à Vilvorde et se risqua sur la route d'Eppeghem.

Elle s'en retourna remplie de dégoût, ayant rencontré une quantité de filles et de femmes, qui s'amusaient et buvaient avec les soldats ennemis.

— N'est-il pas honteux, hein, lui dit un civil, de voir toute cette crapule de Bruxelles et des environs, se lier d'amitié avec ces Boches. Et savez-vous pourquoi elles font cela ? Pour pouvoir accompagner les Allemands à Malines afin de piller les maisons. La ville

est presque totalement vide. Nos soldats sont à Waelhem et la population s'est enfuie.

Si vous pouviez voir cela, ici, la nuit ou le matin de bonne heure ! Alors toute cette vermine revient, avec des meubles, des vêtements, du vin, des vivres, et tout ce qu'elle a volé. Un véritable trafic s'établit alors; on mange, on boit, on s'amuse ! Et ce sont des Belges, cela !...

— Anvers est assiégé, sans doute ? demanda Gabrielle.

— Oui, ils y commencent. Les troupes et l'artillerie sont réparties sur Londerzeel, Eppeghem, Elewyet et Campenhout, donc en un demi-cercle autour de la place; des soldats en masse arrivent à chaque instant.

Gabrielle continua sa route d'un pas moins alerte que lorsqu'elle partit de Bruxelles. Elle se disait que, si les Allemands avaient été battus à la Marne, ils avaient cependant occupé de nouvelles positions dans lesquelles ils se maintenaient. Et s'ils parviendraient à réduire Anvers, toute la Belgique serait à leur merci. Si seulement elle pouvait partir avec son fiancé ! Mais il n'y avait pas moyen d'exposer celui-ci, pour le moment, aux fatigues d'un voyage long et difficile, sans doute. Il fallait s'armer de patience et attendre.

Tout à coup, Gabrielle se trouva en face d'une connaissance.

— Bonjour, Flore, lui dit-elle.

Celle-ci rougit en reconnaissant Gabrielle, qu'elle avait rencontrée, plusieurs fois auparavant, dans un ancien atelier à Bruxelles.

— Tiens, vous êtes aussi ici, bégaya-t-elle.

— Oui, j'ai eu affaire à Vilvorde et je rentre vite chez moi. Où allez-vous ?

— Je vais aussi là-bas....

Gabrielle sursauta en apercevant au cou de Flora un pendentif en or, pourvu d'un médaillon. Et tout de suite elle songea aux filles perdues faisant la noce avec les Allemands, dansant et buvant.

— Flore, est-ce que vous allez chez eux ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Que cela peut-il vous faire ?

— C'est donc vrai !

— Qu'en savez-vous ?

— Je le vois... à cela !

Et Gabrielle montra le bijou.

— J'ai acheté le collier.

— Un collier d'une pareille valeur ?...



— Cela ne sont pas vos affaires !

— Vous tenez cela d'une maison pillée, peut-être de Malines, de Sempst ou d'Eppeghem ! Bah, comment est-il possible de s'abaisser de la sorte !

— C'est la guerre....

— Oui, c'est la guerre, et nos frères se battent pour nous, non loin d'ici, près de Malines....

— Pour les Anglais....

— Non, pas pour les Anglais, mais pour nous. Je connais ce langage, vous répétez les explications données par un soldat allemand. Oh, Flore, vous qui êtes d'une famille très convenable, comment avez-vous pu faire cela ! Vous n'êtes quand même pas une fille de rue, une savate d'une ruelle quelconque ! Vous vous êtes laissée éconduire, venez, rentrez avec moi !

— Rentrer à Bruxelles, pour y souffrir de pauvreté, car cela sera mon sort !

— La pauvreté n'est pas une honte, et l'un jour ou l'autre la Belgique sera de nouveau libérée.

Flore eut un rire sarcastique.

— Tout cela, c'est du boniment. On ne m'en fait plus à moi ! Les Allemands seront les maîtres, ils vont prendre Anvers maintenant.

— Qu'en savez-vous ?

— Je le sais....

— De qui ? Des Allemands ?

— Eh bien, oui, des Allemands.... Et alors ? Alors ils sont tout à fait maîtres de la Belgique !

— Tout cela dépendra de nous. Flore, je le répète une nouvelle fois, écoutez-moi ; vous êtes éconduite par des amies peut-être. Allez, venez avec moi, revenez, ... je n'en dirai jamais rien à personne.... Vous pouvez habiter chez moi.... Nous chercherons du travail....

— Chercher du travail comme dans le temps et crever de misère ? Merci bien, Gaby ! Nous étions vouées pour toujours à rester pauvres. Maintenant il y a une chance de s'enrichir et je ne veux pas laisser échapper cette occasion unique. Vous voyez que je suis franche....

— Vous voulez voler vos propres compatriotes !

— Ils nous ont aussi volés !

— Qui cela ? Ces pauvres gens qui ont dû fuir de leur maison ?

— Nous avons toujours été exploitées ! Cette fois, c'est notre tour, et ce que je ne prends pas, un autre le prendra.

— Et pour arriver à cela vous devez chanter et danser avec les Allemands, et pis que cela, sans doute. Oh, Flore ! Comment pouvez-vous vous accoupler avec les assassins et incendiaires de Louvain et d'Aerschot, avec les hommes qui tirent sur nos frères !

— Il y a parmi eux de très braves garçons !

— Mais enfin, Flore, que s'est-il donc passé avec vous ? Comment est-il possible que vous vous soyez dévoyée ainsi ? Venez, accompagnez-moi !

— Merci, merci ! Restez sage si vous voulez. Quant à moi, je sais une autre route à suivre. Tous les gens riches peuvent aisément afficher des sentiments patriotiques, ils n'ont jamais connu la misère.... Maintenant notre heure a sonné ! Et vous pouvez me mépriser, je m'en moque.

Flore devint plus brutale, plus agressive encore :

— Oui, je vais rejoindre Heinrich, un matelot, un beau garçon. Il me donne tout ce que je veux, de l'or, de l'argent ; nous buvons du vin et nous nous amusons.

— Et votre nom, Flore, votre honneur ?

— Honneur, honneur ! Un homme belge ou allemand, n'est-ce pas la même chose ? Au revoir, je vais le retrouver, mon Heinrich.... Salut !...

— Oh, vous devriez être honteuse ! répondit Gabrielle, exaspé-

A. DU JARDIN

# GABRIELLE PETIT

## L'HEROINE NATIONALE

---



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS